



MA PREMIÈRE JOURNÉE

EN BROUSSE

Jean-Claude BARBIER

Mon jeune collègue est décidément bien sarcastique. Je lui parle des Land-Rover que nous utilisions dans les années soixante-dix - les mêmes qui assurèrent en 1987 la fantastique victoire des Tchadiens contre les Libyens expansionnistes, et, lui, il ne trouve rien de mieux que de glousser de rire et de me traiter de vétéran. Cela me fait le même effet que lorsque les jeunes africains m'appellent « papa » : en France on préfère être rajeuni. Évidemment, le style a changé : nous roulons dans une confortable Patrol climatisée, avec auto-radio (le modèle diesel comprend cet accessoire car jamais l'Orstom ne pourrait commander un tel luxe en option !), de bandes de couleur sur la carrosserie... pour je ne sais quelle compétition. Je me recroqueville sur mes souvenirs : je ne raconterai pas mes histoires d'ancien combattant à mon jeune collègue.

C'était mon premier jour de tournée - plutôt le second car il fallait déjà une journée entière pour aller de Yaoundé à Nkondjok, entre Bafang et Yabassi, en prenant soin d'être à l'heure pour la traversée des bacs de la Sanaga et du Mbam, puis pour ne pas être pris par la nuit lors de la descente du plateau bamiléké en pleine forêt tropicale, véritable plongée qui pouvait se révéler fort dangereuse en temps de pluie. J'étais arrivé avec enthousiasme - comme je le suis resté à chaque nouveau terrain, et, cette fois-ci, avec inexpérience puisque c'était, je le répète, mon premier jour !

Je voulais commencer mon étude d'une zone de colonisation agricole (l'Opération Yabassi-Bafang) par une visite à un village autochtone afin d'en vérifier l'identité ethnique ; ce village m'intriguait car il était ba'ndèm au sein du pays mbang. C'était ma façon à moi d'entrer en contact avec l'objet de mon étude par la périphérie, comme par une porte dérobée, pour regarder d'une autre façon, sous un autre angle, comme le font les artistes - mais avec la volonté d'appréhender le tout, de posséder comme une conquête, alors que l'artiste se contente d'une partie du vécu, se complaît dans le subjectif sans chercher à le dépasser.

J'ai dû quitter la route de terre pour un chemin. La voiture passait malgré tout ; accompagné d'un jeune autochtone, j'étais en confiance. Nous arrivâmes à un cours d'eau ; je vis se dessiner le gué de pierres blanches et brunes sous le scintillement cristallin d'une eau de montagne. C'était beau ; je respirai la vie à pleins poumons. Quelques kilomètres plus loin l'objectif était atteint, comme dans un raid. Nous revînmes par le même chemin car le village était en cul de sac, avec le sentiment du devoir accompli.

La pluie commença à tomber, de plus en plus drue. Je ne m'en souciais guère n'étant pas là pour faire du tourisme. Je revis le gué et m'y engageai résolument, calculant ma trajectoire selon l'axe des herbes du milieu du chemin, hérissées en crinière entre les sillons parallèles des roues. L'eau bouillonna devant la calandre car il y avait déjà beaucoup plus d'eau qu'à l'aller, puis le véhicule se pencha sur le côté, doucement. J'avais deux roues dans le gué, et les deux autres au fond du lit. L'eau continuait à monter. J'avais été tout droit, alors que le gué dessinait une courbe devenue bien entendu illisible sous l'eau à l'heure du déluge. Pour la première fois de ma vie j'activationnai le double pont et le réducteur... et je me retirai en alliant la fermeté du cheval de trait et la souplesse du félin. Soulagement comme après une escapade risquée qui aurait pu mal tourner !

La journée n'était pas terminée, la route était longue, difficile car il me fallait éviter les ravinements. En pleine brousse, on est souvent loin de toute station ; j'avais pris la précaution de me pourvoir de jerricans. L'aiguille indicatrice du réservoir d'essence était descendue et je m'arrêtai devant la maison rectangulaire d'un fermier, sans doute pour me rassurer, en pleine nuit, par un lieu habité. Un moteur qui s'arrête fait du bruit ; l'indigène sortit, tenant une lampe à pétrole à bout de bras : peut-être était-ce quelqu'un qui venait chez lui ? Il approcha la lampe pour aider mon interprète - motor boy en la circonstance - à voir plus clair. Une colonne de feu jaillit immédiatement, partant du cylindre du réservoir. Mon compagnon se retira vivement et eut la présence d'esprit de fermer le

bidon. Quant à moi, je saisis à pleine main la terre des berges du fossé pour bourrer le fourreau enflammé. Elles étaient fort heureusement argilo-sablonneuses - qualificatif que j'appris plus tard en fréquentant des collègues pédologues.

Les Land Rover avaient plusieurs avantages, entre autres une manivelle pour démarrer lorsque le démarreur refusait tout service, une carrosserie rustique qui supportait éraflures et chocs sans que cela occasionne de drame lorsqu'on ramenait le véhicule au chef de garage - car nous avions, en cette époque de grands centres Orstom, des garages, et, avec les garages, des chefs qui terrorisaient les nouvelles recrues !

Le bec du réservoir d'essence était pourvu d'un cylindre en zinc qui sortait comme un manchon afin de faciliter le transfert du précieux liquide du jerrican au réservoir. Mieux, ce cylindre avait en son fond un tamis en métal, qui avait retenu dans un sens les flammes, dans l'autre le sable.

Mes convictions scientifiques m'interdisent de croire à la chance (il n'y a que du hasard) et mes convictions religieuses, quant à elles, m'interdisent de croire à la Providence - car si Dieu existe, Il est le soleil qui brille pour tout le monde. Je n'extrapolerai donc point sur cette première journée, sinon le constat qu'on s'en sort toujours... sauf quand on y reste ! Mais j'avais bien failli, ce jour-là, ne pas ramener l'outil de travail que l'Orstom m'avait confié.

Pour mon jeune collègue narquois, c'était aussi sa première journée. A la traversée du complexe sucrier togolais d'Anié, il s'esclaffa - entraînant tous les passagers dans un rire de bonne humeur : « Des Chinois, des Chinois ! », car nous avions aperçu de petits hommes jaunes dans les champs de cannes à sucre, le long des canaux d'irrigation. Le soir à Kandé, beaucoup plus au nord - mais la route est aujourd'hui bitumée et la Patrol y roule vite, il se fit remarquer par un policier qui lui reprocha d'exposer ses pataugas (chaussures de brousse) par la vitre avant - ce qui peut passer pour désinvolte vis-à-vis des populations nouvellement indépendantes. Ce

Jean-Claude BARBIER

policier avait raison ; je l'expliquai sentencieusement à mon jeune collègue : nous ne vivons pas dans l'universel mais dans des territoires appropriés par des groupes sociaux - nous sommes étrangers et avons le devoir de réserve.

Mais c'était un sermon indulgent car je pensais que, lui aussi, prenait son pied - à sa façon - en ce jour qui était sa première sortie en brousse.

*Jean-Claude Barbier,
le 21 novembre 1993,
23 ans plus tard.*